

L'INSURGÉ

BUREAUX
6, rue des Alexiens, 6, BRUXELLES
ANNONCES : 20 cent. la ligne

RÉDACTEUR EN CHEF
LUCIEN PEMJEAN

ABONNEMENTS
Un an : 3 fr. ; 6 mois : fr. 1-75 ; 3 mois : 75 c.
UNION POSTALE : Le double.



LA FIN DU SIÈCLE

Elle s'annonce resplendissante pour les humbles, profondément sombre pour les favorisés.

Aujourd'hui comme il y a cent ans, l'on peut constater de toutes parts, dans chaque branche de l'activité humaine, les symptômes d'une complète désagrégation du corps social.

Après un siècle de domination effrénée, la société bourgeoise, pourrie par ses excès, chancelle comme chancelait, avant 89, la société aristocratique à laquelle elle a succédé et dont elle a hérité l'esprit d'intolérance et l'irréductible égoïsme.

Courage, les lutteurs ! De l'espoir, les souffrants ! L'heure de la délivrance et du triomphe est proche. Chaque jour nous en apporte une assurance nouvelle.

Menacés d'étouffement par l'accumulation même des produits de leur exploitation à outrance, entendant mugir autour d'eux la colère, de plus en plus farouche, de ceux qu'ils sacrifient à leur insatiabilité, nos oppresseurs économiques et politiques se lancent à corps perdu dans de sinistres aventures coloniales, espérant ouvrir ainsi, en même temps que des débouchés à leurs stocks, des champs de refuge et de mort aux populations affamées et grondantes.

Vains et misérables expédients, qui retarderont peut-être de quelques années le moment de l'expiation finale, mais qui ne sauraient conjurer indéfiniment la formidable catastrophe à laquelle marche à pas de géant le monde contemporain !

Quand ils auront fait mordre la poussière à plusieurs centaines de mille hommes, quand ils auront transporté au-delà des mers plusieurs millions d'êtres, la question, la redoutable question sociale se posera dans les contrées lointaines comme parmi nous, de telle sorte qu'il n'y aura plus d'issue, plus de dérivatif possibles : il faudra bien alors que l'ordre actuel s'écroule pour faire place à un ordre nouveau, ayant la liberté et la justice absolues pour bases.

Peut-être même la guerre et l'émigration, ces deux ressources suprêmes du conservatisme aux abois, seront-elles impuissantes à

retarder l'inévitable cataclysme où sombreront fatalement toutes les inégalités sociales.

La situation économique est tellement tendue, les crises se succèdent à des intervalles si rapprochés ; les vieilles croyances, les préjugés séculaires s'effondrent avec une telle rapidité ; le sentiment de la dignité humaine se réveille avec une telle intensité au cœur des masses ; le cri de révolte est poussé de tous les points du globe avec une si implacable résolution, que tous les moyens d'attermoisement pourraient bien se briser contre cette vertigineuse précipitation des événements.

Qui sait si 1889 ne réserve pas au prolétariat d'Europe et d'Amérique ce que 1789 a donné au Tiers-Etat ?

Quand on voit la plupart des nations, — Empires, Royautés et Républiques — se liguier contre les progrès de l'idée révolutionnaire ; quand les gouvernements les plus libéraux, ceux-là même où s'épanouit dans son plein le suffrage universel, en sont réduits à prononcer des condamnations à mort pour de simples délits de presse ; quand les dirigeants de tous pays expulsent de leur territoire les hardis citoyens qui prêchent à leurs camarades de misère le droit à l'existence et la lutte contre l'usurpation, on peut bien se demander si la terreur, dont font ainsi preuve ceux qui président à nos destinées, n'est pas l'indice le plus certain de la dislocation du régime qu'ils nous imposent.

A l'œuvre donc, forçats de la machine, esclaves de l'autoritarisme ! Votre émancipation n'est plus une question de siècles, c'est une question d'années. Plus fortunés que Voltaire qui s'écriait amèrement : « Nos enfants sont bien heureux, ils verront de belles choses », nous pouvons avoir la certitude de voir luire nous-mêmes l'aurore de la Révolution sociale.

Ah ! la magnifique flambée que nous ferons, ce jour-là, de tous les Codes, de tous les titres, de tous les Grands-Livres et de tant d'autres objets qui coûtent si cher à nos estomacs et à nos consciences !

Quelle superbe râfle de tous les biens dont nous avons été frustrés ! Quelle joyeuse Carmagnole autour de nos droits reconquis et de nos ennemis terrassés !

Tous ceux qui, depuis leur naissance, crèvent le froid et la faim, tous les grelotteux et tous les traîne-la-dèche, oublieront vite leurs trop longues souffrances devant ce sublime feu de joie et cette glorieuse reprise de la richesse commune.

La fin du XIX^e siècle renferme dans ses flancs féconds cette éclatante apothéose. A nous de la faire éclore. Hardi, compagnons !

LUCIEN PEMJEAN.

AFFOLEMENT

La couleur rouge — chacun sait ça — a le don d'exaspérer les taureaux de l'arène gouvernementale, mais jamais elle ne les avait surexcités comme aujourd'hui.

Signé des temps !

Depuis la dernière équipée de Déroulède au cimetière de Levallois-Perret, les Parisiens ne peuvent littéralement plus exhiber en public un bout de toile rouge, sans qu'aussitôt une meute de policiers ne fonde sur l'objet délicieux.

D'par Waldeck, défense absolue
D'exhiber du rouge en plein' rue.

Rouge ! Que dis-je ? Toutes les nuances tirant sur le rouge ou dans la composition desquelles entre une parcelle de vermillon ou de carmin, sont rigoureusement prohibées.

C'est ainsi qu'à l'enterrement du député radical Gatineau, un commissaire de police, voyant flotter une bannière violette, s'est empressé de la faire rentrer dans son étui.

Quei trac, mes amis ! Et comme nous devons nous gaudir de ces maladroitesses et ridicules mesures qui ne peuvent que donner une consécration nouvelle à l'écarlate oriflamme du prolétariat universel.

Le peuple-toréador ne peut voir que d'un œil satisfait les mâles de la vache capitaliste se précipiter furieux sur la couleur effarante. Il ne lui reste plus, en effet, pour en avoir raison, qu'à leur plonger au flanc la grande espada révolutionnaire.



L'ENFANT PAUVRE

*Les mains dans ses poches percées
Et les coudes pareils,
Trainant des savates usées
D'où sortent ses orteils ;
Sans lit, sans pain, sans sou ni mailles,
Il longe les vieilles murailles,
Claquant des dents et l'œil vitreux...
... Ah ! vous ne savez pas, vous autres,
Qui n'êtes pas des nôtres,
Comme on a froid le ventre creux !
Il trotte, flairant une borne
Pour s'y croupetonner,
Un coin où l'ombre d'un tricorne
N'ira pas le gêner...
Il va passer une nuit blanche,
Avec la Morgue sur la planche,
Seul gîte ouvert aux malheureux...*

... Ah! vous ne savez pas, vous autres,
 Qui n'êtes pas des nôtres,
 Comme on a froid le ventre creux!
 Mais n'a-t-il pas une famille?
 A quoi bon y penser:
 On ne traîne pas la guenille,
 Quand on peut s'en passer.
 Et s'il s'en va, cherchant fortune,
 Souper d'un maigre clair de lune,
 C'est qu'on manque de tout chez eux...

... Ah! vous ne savez pas, vous autres,
 Qui n'êtes pas des nôtres,
 Comme on a froid le ventre creux!
 Et maintenant que l'on devine,
 Chez les gens bien élevés,
 Pourquoi le jour où la famine
 Fait sauter les pavés,
 Un enfant, la mine farouche,
 Vient aussi brûler sa cartouche
 En entonnant le chant des gueux!...

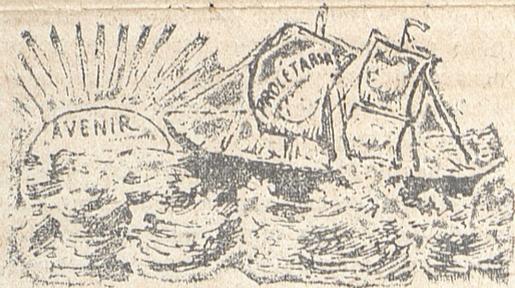
... Ah! vous ne savez pas, vous autres,
 Qui n'êtes pas des nôtres,
 Comme on a froid le ventre creux!

J.-B. CLÉMENT.

Cette touchante et sombre poésie est détachée d'un volume de *Chansons* que le citoyen J.-B. Clément vient de faire paraître chez G. Robert et Co, 19, rue du faubourg St-Denis, Paris.

Elle est dédiée à Fournier, le jeune justicier de Roanne.

Quelqu'un a dit : « La poésie et la musique sont les deux ailes de la pensée. » Un autre a comparé la chanson à la baïonnette. Rien de plus juste, et l'on pourra s'en convaincre en ouvrant l'excellent recueil de notre ami qui, comme il le déclare dans sa préface, s'est appliqué à « mettre la chanson au service de la cause des vaincus. »



L'AVENIR

Au vingtième siècle il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanité. Elle aura la gravité douce d'une aînée. Elle s'étonnera de la gloire des projectiles coniques, et elle aura quelque peine à faire la différence entre un général d'armée et un boucher; la pourpre de l'un ne lui semblera pas très distincte du rouge de l'autre.

Elle aura pour l'« autorité » à peu près le même respect que nous avons pour l'orthodoxie; un procès de presse lui semblera ce que nous semblerait un procès d'hérésie; elle admettra la vindicte contre les écrivains juste comme nous admettons la vindicte contre les astronomes, et, sans rapprocher autrement Béranger de Galilée, elle ne comprendra pas plus Béranger en cellule que Galilée en prison. *E pur si muove*, loin d'être sa peur, sera sa joie. Elle aura la suprême justice de la bonté.

Elle sera pudique et indignée devant les barbares. La vision d'un échafaud dressé lui fera affront. Chez cette nation, la pénalité fondra

et décroîtra, dans l'instruction grandissante, comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage; le salpêtre, qui a pour utilité actuelle de percer les poitrines, aura pour fonction de percer les montagnes. Les avantages de la balle cylindrique sur la balle ronde, du silex sur la mèche, de la capsule sur le silex, de la bascule sur la capsule, seront méconnus.

Cette nation aura pour législateur un fac-simile, le plus ressemblant possible, du droit naturel. Sous l'influence de cette nation motrice, les incommensurables friches d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie seront offertes aux émigrations civilisantes; les huit cent mille bœufs, annuellement brûlés pour les peaux dans l'Amérique du Sud, seront mangés; elle fera ce raisonnement que, s'il y a des bœufs d'un côté de l'Atlantique, il y a des bœufs qui ont faim de l'autre côté. Sous son impulsion, la longue trainée des misérables envahira magnifiquement les grasses et riches solitudes inconnues; on ira aux Californies ou aux Tasmanies, non pour l'or, trompe-l'œil et grossier appât d'aujourd'hui, mais pour la terre; les meurt-de-faim et les va-nu-pieds, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes et de notre prospérité égoïste, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil; l'humanité essaiera hors de la cité-mère, devenue étroite, et couvrira de ses ruches les continents. Quiconque voudra, aura sur un sol vierge, un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée Patrie, et de se considérer comme citoyen et laboureur du monde, de sorte que la propriété, ce grand droit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme sur la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée. Il n'y aura plus de ligatures; ni péages aux ponts, ni octrois aux villes, ni douanes aux états, ni isthmes aux océans, ni préjugés aux âmes. Les initiatives en éveil et en quête feront le même bruit d'ailes que les abeilles.

Unité de langue, unité de mètre, unité de méridien; une incalculable plus-value résultant de l'abolition des parasitismes; plus d'oisiveté, l'arme au bras; la gigantesque dépense des guérites supprimée; les quatre millions de jeunes travailleurs qu'annule l'uniforme restitués à l'agriculture et à l'industrie; partout le fer disparu sous la forme glaive et chaîne, et reforgé sous la forme charrue.

Aucune exploitation, ni des petits par les gros, ni des gros par les petits, et partout la dignité et l'utilité de chacun senties par tous; l'égalité sortant toute construite de l'instruction; l'égout remplacé par le drainage; le châtiment remplacé par l'enseignement; la prison transfigurée en école; l'ignorance, qui est la suprême indigence, abolie; l'homme qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-né.

Cette nation ne s'appellera pas la France, elle s'appellera l'Europe.

Elles s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité.

L'Humanité, nation définitive, est dès à présent entrevue par les penseurs, ces contemplateurs des pénombres; mais ce à quoi assiste le

dix-neuvième siècle, c'est à la formation de l'Europe.

Vision majestueuse! Il y a dans l'embryogénie des peuples, comme dans celle des êtres, une heure sublime de transparence. Le mystère consent à se laisser regarder. Au moment où nous sommes, une gestation auguste est visible dans les flancs de la civilisation. L'Europe, une, y germe.

Cette nation qui sera, palpitera dans l'Europe actuelle comme l'être ailé dans la larve reptile. Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes, l'une faite de liberté, l'autre de volonté.

Le continent fraternel, tel est l'avenir. Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inévitable.

VICTOR HUGO.

**

PENSÉES SOCIALISTES

La Morale, définie règle des mœurs, est une atteinte à la liberté.

La Morale ne peut, en effet, avoir la prétention d'apporter une loi à mes jouissances à moi, toutes différentes de celles de tel ou tel.

**

La famille est la source de toutes les inégalités, de toutes les injustices, de toutes les lâchetés, de tous les hypocrisies :

Des inégalités par le scandale de l'héritage;
 Des injustices par le népotisme et le favoritisme;

Des lâchetés par l'obéissance passive;
 Des hypocrisies par le respect imposé à l'enfant.

DAMIS.

NOTRE SOUSCRIPTION

Nous avons annoncé qu'une souscription serait ouverte dans les colonnes de *l'Insurgé*, dans le but de venir en aide aux familles de ceux qui paient de leur liberté, dans les prisons de Mons; leurs velléités de résistance aux exigences patronales.

Quelques amis ont déjà répondu à notre appel qui trouvera, nous en sommes certains, un écho dans tous les cœurs indépendants et vraiment humains.

Nous répudions la charité, ce sentiment mesquin et dégradant. Mais nous tenons à affirmer, en toutes circonstances, notre solidarité — cette vertu prolétarienne — avec les victimes de notre régime économique et gouvernemental.

A tous ceux donc que n'a pas corrompus l'odieux ordre bourgeois, à tous ceux qui n'assistent pas sans révolte aux turpitudes sans nombre de la classe exploitante et dirigeante, à tous les clairvoyants, à tous les robustes, à tous les fiers, nous crions :

« Apportez votre obole aux Borains. Vos gros sous, destinés à leur procurer du pain aujourd'hui, serviront à bourrer leurs fassils demain! »

Collecte faite à la réunion anarchiste, à la *Croix de fer* : 4 fr. 90; J. D. L. 1 fr.; F. Monier, 1 fr.; F. Ernest, 25 c.; Vandenaebelle, 25 c.; Verset, 25 c.; Frappé, 15 c.; L. Pemjoan 1 fr. Total : 8 fr. 80.

Le Trésorier,
 J.-B. DEROY.



PANEM ET CIRCENSES

Le grand pétrin évolutionniste de Gand vient de prendre vis à vis de la grève du Borinage une résolution dont la virilité fera pâlir les formules les plus révolutionnaires.

Les socialistes gantois viennent de décider l'envoi de 10,000 pains aux grévistes borains. Les anarchistes seront fatalement étouffés sous cet amas de pâte; eh bien! pas du tout. Les anarchistes disent tout simplement aux houilleurs de prendre la mine, et cela par la violence; et quand ils se seront débarrassés des gérants et autres filous, nous pourrons ensemble manger du gâteau, du grand gâteau... social.

F. MONIER.

SCANDALE UNIVERSITAIRE

Nous apprenons qu'un étudiant de l'Université Libre de Bruxelles, soupçonné de convictions socialistes, vient d'être exclu des cours de la façon la plus arbitraire.

Nous nous étonnons que l'organe des étudiants, qui rend compte hebdomadairement des cancanes du turf universitaire, néglige de faire la lumière sur l'inqualifiable conduite du corps professoral.

Les *escholiers* bruxellois sont-ils donc aussi avachis que les petits horizontaux du Quartier-Latin?

Leur attitude en cette circonstance nous porte à le croire.

A Paris, du moins, nous sommes persuadé que les étudiants se seraient empressés de siffler le cours du professeur R..... auteur de ce scandale et de plusieurs ouvrages abrutissants sur le droit romain.

Allons! un peu moins d'aplatissement, messieurs les étudiants. Au lieu de vous solidariser lâchement avec vos maîtres, ayez donc le cœur de défendre ceux d'entre vous qui sont victimes de l'intolérance professorale.

F. MONIER.



A PROPOS D'UN CONGRÈS

Pour qui, de bonne foi, a assisté en simple curieux aux séances d'un congrès, cet enseignement s'en dégage immédiatement: la nuisibilité, au point de vue du bonheur des peuples, des congrès et des congressistes.

Nous ne disons pas seulement que les congrès sont inutiles, mais, entendez-le bien, qu'ils sont nuisibles.

Si nous remontons à quelques années en arrière, et si nous examinons en détail l'œuvre des congrès, nous verrons que cette œuvre n'a été que destructive de l'élément ouvrier. En

France, notamment, le parti ouvrier compterait le plus grand nombre des travailleurs, si les congrès du Havre, de Paris, de St-Etienne et les autres n'avaient pas eu lieu; l'union, que les membres du parti ouvrier français paraissent tant désirer, n'aurait jamais cessé d'être, si elle n'avait été détruite par les congrès.

Quelques socialistes bruxellois viennent de lancer un manifeste invitant les groupes à envoyer des délégués au congrès qui se tiendra à Bruxelles, les 5 et 6 avril, avec l'ordre du jour suivant: « *De l'organisation en Belgique du parti ouvrier et des meilleurs moyens pour y arriver.* »

Voilà encore une fois l'humanité qui va être sauvée!

Déjà des siècles et des siècles, les travailleurs sont exploités; depuis un demi-siècle le développement de l'outillage mécanique les a plongés, plus encore que jadis, dans une misère affreuse.

Cependant ces travailleurs se sont de tout temps insurgés contre cet état de choses barbare et absolument anti-naturel qui s'appelle la société bourgeoise. Et si leurs insurrections n'ont pas abouti, c'est qu'ils ont eu le tort de toujours se donner des chefs, et que ceux-ci les ont toujours trahis.

Malgré toute sa noirceur, la misère pouvait cependant s'accroître, elle l'a fait.

A force de travailler, les ouvriers ont accumulé leurs produits dans des magasins; ces magasins sont pleins, archi-pleins, ce qui fait que les ouvriers n'ont plus besoin de produire et que, ne produisant plus, ils ne peuvent plus manger.

En face de cette situation, la solution qui s'imposait était et est encore bien simple. Puisque l'ouvrier a tout produit, et qu'il ne peut plus travailler parce qu'il n'y a pas de consommateurs pour écouler les produits de son travail, eh bien! que cet ouvrier qui creève de faim consomme les produits qu'il a créés, que tous en fassent autant et, le marché ne se trouvant plus encombré, la production pourra recommencer.

C'est parce que cette solution était logique, parce qu'elle était simple, d'une simplicité enfantine, que les meneurs des partis ouvriers ne l'ont pas acceptée, ou ne l'ont acceptée que pour l'avenir.

« Les chefs des insurgés se sont toujours emparés du pouvoir et nous, chefs actuels des ouvriers, nous ne pourrions pas nous en emparer aussi! Cela ne serait pas juste, nous ne le voulons pas. Laissez-nous, bons peuples, vous tondre la laine sur le dos; plus tard, quand nous serons sous terre, vous pourrez penser à vous affranchir du joug de l'autorité; mais pour l'instant vous n'êtes pas encore mûrs pour la liberté; vous êtes bourrés de préjugés, de vices, laissez-nous nous créer une position à l'aide du suffrage universel; quand nous nous serons émancipés, vous pourrez songer à vous; mais alors, comme nous ne serons plus ouvriers, nous ferons marcher contre vous vos enfants et vos frères sous les armes. »

Si tel n'est pas le langage des chefs ouvriers, telle est du moins la pensée de ceux d'entre eux qui sont intelligents.

C'est dans le but de les mettre en évidence, et de les pousser à la direction du fameux parti de classe, que les congrès ouvriers sont organisés, et si ces derniers ne servent pas les intérêts des travailleurs inconscients, du moins

servent-ils à merveille les intérêts des affamés de pouvoir.

« L'importance de l'organisation du parti ouvrier en Belgique n'est pas contestable », dit le factum qu'a lancé le comité d'initiative du congrès de Bruxelles. J' te crois, qu'elle n'est pas contestable!

Cela veut tout simplement dire que celui qui la contestera recevra l'excommunication majeure. Aussi, parmi les moutons de Panurge, aucun n'osera la contester. Mais nous, qui sommes faits à toutes les excommunications, qui nous moquons des chefs et qui jurons que le peuple ne se soulèvera que pour les exterminer, nous pouvons sans crainte dire ce que nous avons sur le cœur.

Or, nous prétendons que, sans congrès, il n'y aurait pas de chefs possibles: nous sommes donc contre les congrès.

Nous affirmons aussi que le peuple est assez mûr pour se conduire lui-même et que le temps des Tolain, des Albert et des autres traîtres à la classe ouvrière est fini, car, tant qu'il y aura un anarchiste, son devoir sera d'ouvrir les yeux au peuple pour l'empêcher de se laisser tromper.

Les membres du comité du congrès nous la baillent bonne, en nous apprenant que « *dans les pays voisins, LES GOUVERNANTS S'OCCUPENT DU SORT DES TRAVAILLEUR.* »

En Angleterre, les gouvernants s'occupent tellement du sort des travailleurs que TRENTE MILLE OUVRIERS couchent dans les rues de Londres. En Italie, les paysans ne peuvent plus même acheter du sel pour assaisonner leur misérable *polenta*. En Espagne, en France, c'est à coups de crosse de fusil qu'on refoule les salariés qui osent étaler leurs tristes guenilles sur la voie publique. En France, il est vrai, ou s'est occupé, du sort des travailleurs. Quarante-quatre députés ont été chargés d'examiner la situation de la classe ouvrière.

Ils ont étudié des mois entiers et ont fini par déclarer, dans un rapport honteux, qu'ils étaient impuissants.

En Allemagne enfin, les gouvernants ne se sont occupés des travailleurs que pour décréter des lois d'exception contre les socialistes, lois d'exception dont se sont rendus complices, du reste, les Liebknecht et autres farceurs, chef du grand parti ouvrier allemand. Serait-ce donc en Irlande, en Autriche, en Russie, qu'il faut aller chercher les gouvernants qui s'occupent du sort des travailleurs?

On ne peut pas être de plus mauvaise foi.

Donc, pas de congrès! Trop de fois les ouvriers ont été bernés. Pas de congrès, assez de chefs! Plus de soldats, des hommes! Des hommes qui, fiers, et ne demandant de réformes ni d'améliorations à personne, se contentent de se venger individuellement de toutes les injustices, de toutes les iniquités commises à leur préjudice, jusqu'au jour où ils pourront se lever tous ensemble pour noyer dans le sang chefs d'aujourd'hui et chefs de demain, lois et codes d'aujourd'hui, projets de lois de demain.

Ce jour-là, le jour de la Révolution Sociale universelle, est plus proche que ne le croient les endormeurs. Qu'ils y prennent garde! Ils pourraient bien avoir à se repentir d'avoir voulu jouer aux généraux: *la Roche tar-péienne est près du Capitole.*

VERAX.



La bourgeoisie française, représentée par Ferry et consorts, ne perd aucune occasion de déconsidérer la République auprès de ceux qui ont recours à son hospitalité.

Se faisant tour à tour l'exécuteur des basses-œuvres de Gladstone et de Bismarck, du roi Humbert et du Tzar, les lèche-trônes du gouvernement français ne laissent pas passer une semaine sans persécuter l'un des nôtres.

La semaine dernière, c'étaient les compagnons Osterman et Bozedowski qui étaient expulsés; quelques jours après, c'étaient les citoyens Eugène Davis, James Stephens et Mortimer Leroy, révolutionnaires irlandais, qu'on reconduisait à la frontière.

Ne voulant pas s'arrêter en si beau chemin, Waldeck l'Emaillé vient également d'ordonner l'expulsion du citoyen Matteucci, sujet italien.

*
**

La vaillant organe *Terre et Liberté* qui, depuis quelques mois, avait courageusement repris la lutte commencée par les journaux de Lyon, vient de disparaître. Son gérant, le compagnon A. Rieffel vient d'être condamné à 2 ans de prison, 5 ans de surveillance et 200 fr. d'amende.

A *Terre et Liberté*, succède l'*Audace*. Beau titre et bien justifié. Oui, de l'audace, toujours de l'audace! et nous arriverons certainement à abattre l'exploitation bourgeoise,

F. E.

*
**

ANNIVERSAIRE DU 18 MARS

BRUXELLES

Lundi dernier a eu lieu une grande *Conférence-concert* organisée par les groupes anarchistes de Bruxelles, en souvenir de l'héroïque soulèvement de la population parisienne en 1871.

Cinq cents personnes se pressaient dans la salle trop étroite de la *Croix de fer*. Beaucoup de dames et d'enfants, nous avons eu plaisir à le constater.

La séance a été ouverte, à 8 heures du soir par un discours de notre collaborateur, le compagnon Ferdinand Monier, qui a fait, aux applaudissements de tous, un très éloquent historique de la Commune.

Après avoir glorifié les vigoureuses revendications et l'énergique attitude du peuple de Paris, l'orateur a vertement flagellé ceux qui avaient pris la tête du mouvement populaire et qui, loin de donner libre cours au torrent révolutionnaire, se sont appliqués à le faire refluer.

Il a montré, avec une communicative indignation, les membres de la Commune parlementant avec le sinistre petit Thiers, les légionnaires montant la garde aux portes de la Banque de France, et les officiers de la garde nationale poussant au-delà de toutes limites l'amour du panache, de l'aiguillette et du galon; puis il s'est écrié:

« Citoyens, le jour où nous nous lèverons en

masse, n'abdiquons plus nos droits; ne confions plus à des mandataires, fatalement traîtres à la Révolution, le soin de la réglementer et de la conduire. Plus de chefs, si nous ne voulons plus de défaites! »

La conférence du compagnon Monier terminée, diverses chansons révolutionnaires ont été entonnées, entre autres la *Carmagnole*, le *Drapeau rouge* et la *Marianne*. N'oublions pas de mentionner une délicieuse romance chantée par un baryton de première force, et dont le vif succès a prouvé, mesdames et messieurs de la haute, que les cœurs révolutionnaires, si bronzés et si farouches soient-ils, sont loin d'être insensibles aux belles mélodies.

Après l'agréable, l'utile. Le compagnon Weysmans a pris alors la parole pour faire un long exposé des principes anarchistes. Il s'en est tiré à la satisfaction générale. Le compagnon Weysmans ne vise pas à l'effet, mais il cherche à bien se faire comprendre; ce n'est pas un tribun, c'est un conférencier; il n'enlève pas, il persuade. Nous souhaitons qu'il prenne fréquemment la parole dans les réunions publiques: la propagande révolutionnaire y gagnera.

La soirée s'est terminée par une tombola de livres et par une collecte destinée à la souscription ouverte dans les colonnes de l'*Insurgé*.

PARIS

Malgré les précautions inimaginables prises par le gouvernement français, l'anniversaire du 18 mars a été célébré sans incident à Paris.

Dans beaucoup de quartiers, et en dépit des menaces de Waldeck, le drapeau rouge flottait aux fenêtres.

A dix heures, un grand nombre de députations se sont rendues, aux cimetières du Père-Lachaise et de Levallois-Perret, sur la tombe des victimes de la Commune.

Dans la soirée une vingtaine de conférences ont eu lieu.

Le banquet réunissant le plus de monde a été celui du lac St. Fargeau: plus de 2,000 personnes avaient répondu à l'appel des organisateurs.

La soirée organisée par les groupes anarchistes a été l'une des plus intéressantes. Près de 1.500 personnes étaient présentes.

De nombreuses adresses de l'armée, de l'étranger et des villes de province y ont été lues.

Les compagnons Tortelier et Duprat ont démontré la nécessité de la révolution violente.

La soirée s'est terminée par un concert où Marcel Legay a obtenu un grand succès en chantant la *Bataille*.

DEUX MANIFESTES

Nous avons reçu deux manifestes lancés à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars. L'un émane des groupes anarchistes bruxellois et l'autre de la Commission de propagande internationale des réfugiés espagnols.

Le premier, intitulé la *Commune de Paris devant les anarchistes* est dû en majeure partie — nous ne voyons aucun inconvénient à commettre cette indiscrétion — à la plume autorisée de notre collaborateur Emile Digeon. C'est un long et complet historique de la Commune. Comme chacun le lira, nous nous contenterons d'en citer la conclusion:

Pour révolutionner la France et le monde, il faut aller constamment en avant; de l'action, toujours de l'action!

En révolution, le repos amène la défaite et la mort.

« Il ne s'agit pas de bien mourir comme Delescluze, Varlin, Vermorel, Bourgeois, Ferré et tant d'autres, il s'agit de combattre sans cesse, jusqu'au jour du triomphe. Que le passé nous serve de leçon! »

Le second manifeste, qui est un magnifique exposé de la situation de la classe prolétarienne et qui fait appel à l'union des travailleurs de tous pays contre la société bourgeoise, contient les passages suivants:

De quelque côté que nous tournions nos regards, nous trouvons plus que jamais que le Prolétariat doit se préparer à une lutte décisive et implacable, et si nous voulons éviter une hécatombe comme l'histoire n'en a jamais enregistré, notre devoir est de combiner tous nos efforts pour que cette lutte soit profitable à l'humanité, pour qu'elle brise à jamais les liens esclavagistes.

Si l'on remonte dans l'histoire des peuples, nous voyons que toutes les transformations, violentes ou non, se sont effectuées au profit de la classe qui a le mieux su se préparer à la Révolution.

Prolétaires, nous avons aujourd'hui une grande mission à remplir, une grande révolution à faire, et tous les véritablement humanitaires doivent combiner leurs efforts et lutter jusqu'à la dernière goutte de sang.

Compagnons,

Ce Manifeste a été uniquement fait pour vous dire une fois de plus: Que les esclaves, de quelque pays qu'ils soient, à quelque race qu'ils appartiennent, sont Frères, et que leur devoir est d'exterminer, par tous les moyens, leurs ennemis, les bourgeois exploités! que le mot d'ordre de la Révolution doit être: Guerre à la propriété individuelle et mort à l'autorité.

En effet, camarades de misère, soyez-en bien certains; n'importe à quel point du globe que vous vous trouviez, sans l'abolition du salariat, de la propriété et de toute sorte d'autorité, il n'y a pas d'émancipation possible; tant qu'il y aura des gouvernants, il y aura des gouvernés; tant qu'existera l'autorité, existera aussi l'esclavage.

Nous souhaitons vivement que ces deux manifestes soient répandus à profusion parmi les travailleurs.

Ils contribueront puissamment à ouvrir leurs cerveaux et leurs cœurs à la large et saine conception d'une société régénérée.

Tous nos vœux donc pour le succès de ces intéressantes et utiles publications.

COMMUNICATIONS BRUXELLES

UNION ANARCHISTE. — Réunion contradictoire lundi, 23 mars, à 8 1/2 h. du soir, à la *Renommée*, Grand'Place.

Ordre du jour: *Les anarchistes et les réformateurs*.

LIBRAIRIE F. MONIER

4, rue Rollebeek

En vente: *L'Insurgé*, 5 c.; *L'Audace*, 10 c.; *le Révolté*, 10 c.; *la Revue anarchiste*, 25 c.; *la Question sociale*, 25 c.; *die Freiheit*, 25 c.; *la Question sociale*, par B. Malon, 1 fr. au lieu de 3 fr. 50; *le Catéchisme socialiste*, par J. Guesde 50 c. au lieu de 1 fr., ainsi que tous les ouvrages concernant le mouvement socialiste.

LA REVUE ANARCHISTE

Prix: 25 centimes

34, rue Tastet, BORDEAUX

LA VARLOPE

Organe international des ouvriers Menuisiers

10 centimes

24, rue Lacharrière, PARIS

Editeur: EGIDE GOVAERTS

Imp. G. Gosse, rue Saint-Ghislain, n. 8.